



Patrick Beaulieu, *Accélération bouchonnée* (détail), 2021. Photographie numérique, dispositif de blocage de l'accélérateur d'une motoneige garantissant une méthode lente de déplacement, bouchon de bouteille de vin en liège et attache autobloquante en plastique. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Crédit: Patrick Beaulieu et la Galerie Art Mûr.

recueillir ce qui s'inonde dans le creux
de mes pas

Marie-Hélène Durocher

L'hiver est une chose du quotidien. Une incursion dans l'intime – des albums photos parcourus à la lumière d'une lampe de chevet. Une incursion dans le souvenir – les traces des mille journées passées sous ce soleil qui brûle tout tant il brille sur le lac. On dit qu'«évoquer l'hiver se fait sur le mode de la nostalgie: l'hiver, c'est le passé»¹. La nostalgie d'un *tellement plus froid*, d'un *tellement plus blanc*, raconté par tant de langues. La nostalgie des expéditions sur les eaux gelées: j'entends encore la chaleur du soleil sur mes joues écarlates. Et il me semble qu'il n'a jamais fait aussi chaud qu'à cette journée de janvier. C'est que la mémoire, tout comme l'histoire, a la qualité de l'oubli; elle compresse les temps morts et nie l'engelure. Comme tant de personnes avant moi, je ne me rappelle que des rayons du soleil qui pétillent sur mes paupières fermées. Mais le territoire se souvient, et porte la trace de chaque brindille, de chaque geste, de chaque violence.

C'est que «le temps d'aujourd'hui date à la fois d'hier, d'avant-hier, de jadis»². L'hiver est aussi une chose du temps long. Dans le tumulte de l'événementiel qui régit le quotidien, un fil scintille. Il est argenté comme la neige. C'est la ligne organique qui serpentine entre les récits des montagnes et des forêts, qui confond les générations et les entraîne dans le flux de ses détours. C'est ce froid viscéral qui hier engourdissait l'aïeul·e et qui aujourd'hui m'engloutit. Le territoire porte en lui un rythme différent, et je suis happée par tous ces temps qui s'entremêlent dans mon estomac. Comment les percevoir chacun à la fois?

Braudel affirmait que pour faire l'histoire du temps long, il faut «se familiariser avec un temps ralenti, parfois presque à la limite du mouvant»³. La saison froide n'évoque-t-elle pas justement le temps de l'attente, du presque immobile?



C'est monté sur une motoneige habillée d'une peau de caribou, et à laquelle s'attache un traîneau qui se veut à la fois refuge et distillerie artisanale, que le 5 mars 2021, Patrick Beaulieu amorce son aventure dans la forêt boréale québécoise. Guidé par le hasard et stoppé par la fonte nivale qui rendrait les sentiers impraticables, son expédition allait durer 17 jours.

Dans ce périple performatif, l'artiste active l'alanguissement; il s'ajuste au rythme de l'hiver, un rythme lent, un temps de contemplation. Ayant pensé un dispositif simple mais efficace – un bouchon de liège qu'il coince derrière l'accélérateur de sa motoneige et qui l'empêche de dépasser le cap du 15 km/h –, il se contraint à la lenteur et s'expose à l'ennui. Il refuse l'expérience récréative du-de la motoneigiste, le plus

Patrick Beaulieu, *Fondre*, 2021. Photographie numérique, motoneige, traîneau-abri en aluminium et fourrure de caribou d'élevage. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Crédit: Patrick Beaulieu et la Galerie Art Mûr.

souvent associée à une activité misant sur la vitesse, afin de se soumettre au paysage. Sa basse vitesse de croisière lui permet d'observer, d'écouter, de remarquer. Il se rend attentif aux branches qui s'alourdissent sous le poids de la neige ou des gallinacés, et prend part à la scénographie boréale. Comme l'écorce et la terre, il se laisse saisir par le gel, assujéti aux exigences des conditions extérieures. Daniel Chartier écrivait de la neige et du froid qu'ils « engourdissent les sens et ralentissent le temps »⁴.

Pour l'historien de l'art Patrice Loubier, qui se joint à l'expédition de Chibougamau à La Dorée, et à propos de laquelle il publie un article dans *Vie des Arts* en octobre 2021, *Fondre* s'articulerait dans « l'immédiateté du présent », tout en relatant le temps long. C'est que la basse vitesse de ses déplacements, l'itinéraire qui s'improvise à l'extérieur de son contrôle et le niveau d'attention que ces conditions imposent à l'artiste produisent une « expérience subjective de la durée » qui rejoint le long terme. Cette expérience se caractériserait par l'« *absorption* dans l'instant » qu'engagent à la fois la froidure et la posture contemplative d'un mouvement ralenti, l'« *épaississement* de l'instant » que produisent la lassitude et les conditions difficiles, et la « *densification* du présent » propulsée par les occasions de résonance. L'auteur renvoie ici aux idées proposées par Hartmut Rosa pour qui la résonance gît sur la lisière entre le disponible et l'indisponible. Pour en faire l'expérience, il faudrait se laisser *interpeller* par cet insaisissable *qui a quelque chose à nous dire*⁵. Patrick Beaulieu, par le caractère intuitif et arbitraire de ses multiples excursions

performatives, inviterait l'indisponible et se porterait ainsi à la rencontre du monde, se laissant affecter par lui et agissant sur lui sans tenter de l'assujétir. Mais Loubier voit aussi dans *Fondre* un nouvel ancrage qui permettrait de densifier le présent : l'artiste y explore les portées de l'olfactif. C'est à partir des diverses aiguilles de conifères prélevées *in situ* et altérées à même son abri-distillerie qu'il crée un parfum sylvestre, une odeur qui engage la réminiscence. L'hydrolat, par ses ondoyances immersives et commémoratives, creuse la trace du lointain. Pour Loubier, ce processus permettrait d'« [enjamber] le temps »⁶, tout en rappelant le caractère volatile de l'expérience aussitôt reléguée à l'imparfait.

Le travail de documentation qu'effectue Patrick Beaulieu tout au long de son séjour se manifeste aussi sous des formes photographique et vidéographique qui s'inscrivent en dehors des représentations paysagères stéréotypes de l'hiver. Aveuglantes par la blancheur de leurs scènes épurées, ces dernières offrent souvent à voir des espaces oubliés par l'intrusion humaine. Elles proposent ainsi une *tabula rasa* qui permettrait de penser la nature en opposition à la culture⁷. Mais ce que Patrick Beaulieu met plutôt de l'avant dans son entreprise documentaire relève de la pluralité des teintes et des textures hivernales. De manière peut-être paradoxale, ces photographies en noir et blanc, par le contraste élevé qu'elles offrent, viennent complexifier la palette chromatique de l'espace enneigé. Les lieux représentés ignorent également l'immensité d'un désert blanc – la composition floristique dense, l'orniérage des motoneiges qui creusent le sol ainsi que les divers



marqueurs d'occupation humaine peuplent les images captées. Aussi, la période durant laquelle s'insère l'aventure rappelle la vastitude des phénomènes hiémaux – les sols s'inondent de la neige en perdition, et révèlent boue, végétation et rémanents, faisant découvrir leur caractère uligineux et se refusant à l'idée d'un paysage figé. *Fondre* malmène la mélancolie d'un hiver dont on aurait désolé les reliefs, alors qu'il trace un hiver vécu et raconté par les fluctuations qui le connaissent et les expériences humaines qui l'habitent. Mais, ancré dans la longue durée, il s'imprègne aussi des incertitudes que dressent ses témoignages de la disparition.

Les paramètres de son aventure permettent à Patrick Beaulieu de contempler les temps longs du territoire, jusqu'à ce qu'il soit

finalement arrêté par le hiatus d'un temps cyclique. Lorsque le sol s'humidifie, que la terre salit ce qu'il reste de la neige, le moto-neigiste doit mettre fin à son expédition. Ce qui est souvent symbole de renouveau – le dégel fait place au printemps – marque ici une finalité. Le terme d'une excursion, d'un cycle, mais peut-on aussi y entrevoir l'essoufflement d'une époque? Au-delà d'une temporalité journalière – qui est relatée par la prise de photo fréquente indiquant à chaque fois le contexte géographique et météorologique d'un moment précis –, d'une temporalité saisonnière – qui est introduite par l'objectif même du projet et par la période médiatrice qui entoure l'équinoxe de mars –, *Fondre* s'inscrit aussi dans une temporalité climatique. Celle-ci coule sur des plages bien trop larges pour qu'elles ne puissent s'observer en

Patrick Beaulieu, *Occupé – Senneterre*, 2021. Photographie numérique. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Crédit: Patrick Beaulieu et la Galerie Art Mûr.



Patrick Beaulieu, *là où il n'y a plus de neige*—jour 3; jour 5; jour 10; jour 11; jour 17, 2021. Photographie numérique. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Crédit: Patrick Beaulieu et la Galerie Art Mûr.

une saison, voire en quelques années⁸. Elle engage un changement profond de niveau collectif : les enjeux environnementaux auxquels nous faisons face marquent les psychés et altèrent les mœurs. L'œuvre de Patrick Beaulieu, par le temps climatique dans lequel elle s'insère, mais aussi par les thématiques qu'elle explore, est porteuse d'évocations. La fonte saisonnière agit ici comme un rappel d'une fonte bien plus préoccupante. La nostalgie d'un hiver blanc, d'un hiver froid, duquel on attend « qu'il [nous] complique l'existence »⁹, se réverbère dans les traces boueuses d'une motoneige bientôt remisée. L'annonce du printemps se corrompt d'une vision alarmante : celle d'un printemps éternel.

¹ Godefroy Desrosiers-Lauzon. (2006). « Nordcité et identités Québécoise et canadienne en Floride », *Globe Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, no. 2, p. 144.

² Fernand Braudel. (1958). « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 13, no. 4, p. 735.

³ Fernand Braudel. (1958). *op. cit.*, p. 731.

⁴ Daniel Chartier. (2006). « Couleurs, lumières, vacuité et autres éléments discursifs. La couleur blanche, signe du Nord », dans : Daniel Chartier et Maria Walecka-Garbalinska, *Couleurs et lumières du Nord*, Actes de colloque, Stockholm, 20-23 avril 2006, p. 29.

⁵ Hartmut Rosa. (2020). « Rendre le monde indisponible », Paris, La Découverte, 144 p.

⁶ Patrice Loubier. (2021). « "Fondre", entre lenteur et résonance », *Vie des Arts*, no. 264, [en ligne], [<https://viedesarts.com/dossiers/creer-sur-le-temps-long/fondre-entre-lenteur-et-resonance/>].

⁷ Valérie Bernier. (2014). « La représentation picturale de la nordicité au Canada et dans les pays du Norden (1886-1915) », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, p. 75.

⁸ Sheila Jasanoff. (2010). « A New Climate for Society », *Theory, Culture & Society*, vol. 27, p. 237.

⁹ Pierre Perrault. (1971). « En désespoir de cause : Poèmes de circonstances atténuantes », Montréal, Éditions Parti pris, p. 20.